NOUVELLES ANNALES

DES VOYAGES

ET

DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES,

contenant

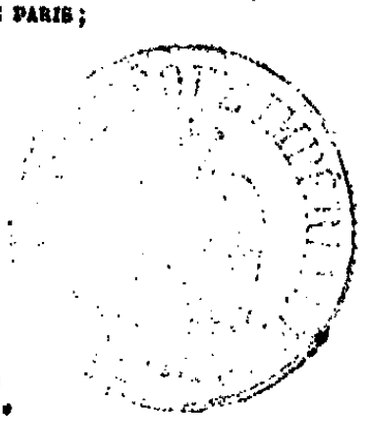
DES RELATIONS ORIGINALES INÉDITES;
DES VOYAGES NOUVEAUX DANS TOUTES LES LANGUES, TRADUITS OU ANALYSÉS;
DES MÉMOIRES SUR L'ORIGINE, LA LANGUE, LES MOEURS, LES ARTS ET LE COMMERCE DES PEUPLES;
L'ANNONCE DE TOUTES LES DÉCOUVERTES, RECHERCHES
ET ENTREPRISES QUI TENDENT A ACCÉLÉRER LES PROGRÈS DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES;
UNE REVUE BIBLIOGRAPHIQUE DE TOUS LES OUVRAGES NOUVEAUX,
FRANÇAIS ET ÉTRANGERS, QUI TRAITENT DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES
OU FONT CONNAÎTRE LES RÉGIONS LOINTAINES, ETC., ETC.

AVEC CARTES ET PLANCHES.

RÉDIGÉES

PAR M. VIVIEN DE SAINT-MARTIN,

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ DE *GÉOGRAPHIE*;
MEMBRE CORRESPONDANT DES SOCIÉTÉS GÉOGRAPHIQUES DE FRANCFORT ET DE RUSSIE;
VICE-PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ ETHNOLOGIQUE DE PARIS;
DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE, ETC.



NOUVELLE SÉRIE.

ANNÉE 1850.

TOME QUATRIÈME.

PARIS.

ARTHUS BERTRAND, ÉDITEUR,

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE ET DE LA SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES DU NORD,

RUE HAUTEFEUILLE, 21.

NOUVELLES RECHERCHES

SUR LES PREMIÈRES RÉDACTIONS

DU VOYAGE DE MARCO POLO,

Par M. PAULIN PARIS,

MEMBRE DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Lues à la séance publique annuelle des cinq Académies, le 25 octobre 1850.

Un jour de l'année 1270, deux de ces marchands vénitiens accoutumés à échanger les productions de l'Europe centrale contre celles de l'Asie, Maffeo et Nicolo Polo, rentraient, après quinze ans d'absence, dans leur maison héréditaire, ou plutôt dans un palais du quartier Saint-Jean-Chrysostome, dont on montrait encore les ruines longtemps après l'extinction de la famille. Les deux frères racontèrent comment, après un séjour de plusieurs années à Constantinople, ils étaient allés fonder une maison de commerce à Soldachia, aujourd'hui Sudac, à l'extrémité méridionale de la Crimée; et comment, cédant bientôt à l'espoir de plus gros gains, ils s'étaient rendus, avec une provision considérable de bijoux, sur les bords du Volga, à la cour d'un petit-fils de Gengis-Khan. Ce prince les

avait bien reçus, avait même payé leurs marchandises deux fois plus qu'ils n'espéraient; et, sans doute, ils auraient fait auprès de lui d'excellentes affaires, si un autre chef de Tartares ne l'avait pas vaincu dans une grande bataille et n'était pas resté maître de ses États. Les deux marchands avaient alors essayé de retourner sur leurs pas; mais les chemins de Constantinople leur étant fermés par l'armée victorieuse, ils s'en étaient rapportés à la Providence du soin de les ramener un jour dans leur patrie; ils avaient franchi le Volga, atteint l'extrémité septentrionale de la mer Caspienne, et enfin gagné Boukara, la plus grande ville de toute la Perse.

Ils étaient restés trois ans à Boukara, toujours cherchant, sans le trouver, un moyen de revenir en Europe. Puis, le hasard avait fait qu'un envoyé du souverain des Tartares occidentaux s'arrêta quelques jours dans la même ville avant de se rendre auprès du Grand khan, à l'extrémité septentrionale de la Chine. Cet homme, étonné de rencontrer dans le centre de l'Asie deux marchands latins qui s'exprimaient facilement en langue tartare, avait offert de les conduire à la cour de l'empereur du Cathai. « Le seigneur du monde, » leur dit-il, « n'a jamais vu de Latins; mais on lui a souvent inspiré le désir d'en voir. Si vous consentez à m'accompagner, vous recevrez près de lui de grands honneurs et vous ferez de grands profits. » Cette dernière considération les avait décidés. Après un voyage d'un peu

plus de douze mois, ils avaient, sous les auspices de l'ambassadeur, atteint la résidence du Grand khan. Ils avaient été présentés à l'Empereur, qui les avait examinés avec une extrême curiosité. Il leur avait fait mille questions, avait appris de leur bouche comment se maintenaient les chrétiens, et quelle était la puissance de leurs rois. Quand on lui avait dit que plusieurs villes se gouvernaient elles-mêmes sous la forme de république, il avait éprouvé un accès d'hilarité que tous les grands fonctionnaires qui l'entouraient avaient aussitôt partagé. Puis il avait voulu qu'on lui expliquât la religion des Latins. Les deux marchands n'étaient pas de grands théologiens; mais ils assurèrent qu'il y avait en France, en Italie, de savants docteurs qui lui démontreraient aisément, s'il le voulait bien, l'excellence de la foi chrétienne. C'est ainsi que le sublime Khan avait été conduit à les prier de retourner en Europe, et de lui ramener bien vite cent docteurs pour disputer, avec les savants du vaste empire, sur la meilleure façon de croire en Dieu. Et comme, à l'appui de tout ce qu'ils avaient dit, ils avaient cité le miracle de la lampe du saint sépulcre de Jérusalem, qui, la veille du Jour de Pâques, s'allumait d'elle-même, l'empereur leur avait fortement recommandé de passer par Jérusalem et de lui rapporter une fiole de cette huile merveilleuse. Ils avaient aussitôt pris congé, et munis d'une tablette d'or, sorte de firman qui leur assurait la protection de toutes les nations tartares, ils avaient,

après deux années de voyage, atteint la Syrie, le port de Saint-Jean d'Acre, et enfin Venise.

Voilà ce que les deux frères contèrent, à la grande admiration de toute leur famille. On ne fut pas moins surpris quand ils annoncèrent la résolution de retourner le plus tôt qu'ils pourraient vers le Grand khan. Deux motifs les y décidaient : d'abord ils voulaient tenir leur promesse ; puis ils n'avaient pas été aussi loin sans prendre goût aux voyages. Ils repartirent donc de Venise sur la fin de l'année 1271, emmenant avec eux un jeune homme de dix-sept ans, fils de Nicolo Polo, né quelques mois après le premier départ. Cet enfant était Marco Polo, celui qu'on a justement surnommé l'Hérodote du moyen âge, pour avoir transmis à l'Europe des récits tellement nouveaux et surprenants, que des siècles bien plus crédules que le nôtre refusèrent d'y croire, et qu'il fallut la réunion de la science et de l'expérience pour en confirmer l'exactitude ordinaire et la naïve sincérité.

Nos Vénitiens, après divers retards causés surtout par leur désir de rassembler de savants docteurs et d'obtenir à Jérusalem l'huile de la lampe miraculeuse, quittèrent la Syrie, accompagnés de quelques serviteurs et de deux religieux de l'ordre des Frères prédicateurs. Ces bons pères étaient de grands théologiens ; mais ils étaient moins sensibles que leurs conducteurs aux agréments d'un aussi long voyage : ils comptaient peu sur les effets de leur éloquence ; ils craignaient beaucoup l'épreuve du

martyre. Cependant ils attendirent la première alerte pour revenir sur leurs pas, et pour abandonner aux négociants vénitiens le soin de préparer la conversion des Tartares. Si l'on s'en rapporte à la relation de Marco Polo, on ne voit pas que ce soin les ait longtemps préoccupés.

Nos marchands traversèrent, dans la direction du levant au couchant, la Perse et même la Chine. Ils s'arrêtèrent aux extrémités du vaste empire, dans la ville de Clemen-Fu, alors peuplée comme le sont dans ces régions les villes de premier ordre. Le Grand khan y résidait, et parut enchanté de les revoir; sans doute il ne s'y attendait pas. Ils s'agenouillèrent devant lui; et comme il leur demanda s'ils s'étaient toujours bien portés, ils répondirent assez heureusement que « ils l'*avoient* toujours *bien fait*, puis qu'ils le trouvaient sain et *haitié*. » Le prince, ayant aperçu Marco Polo, voulut savoir qui il était : « Sire, répondit Nicolo, il est mon fils et votre homme. » Dès ce moment, le jeune bachelier fut admis parmi les favoris de l'empereur : il eut de beaux emplois, si bien que, dans sa relation, il croit pouvoir, à compter de là, figurer parmi les chevaliers, et s'intituler comme eux *messire* ou *monseigneur*.

Messire Marco Polo s'accommoda sans peine aux mœurs du Cathai. En peu de temps il apprit plusieurs langues et sut écrire en quatre différentes écritures. Il était prudent en toutes choses; et quand l'empereur le vit de *si beau portement*, il le chargea

d'une mission de confiance vers une province dont on évaluait la distance à six mois de chemin. C'était là ce que souhaitait le jeune homme : il tenait à beaucoup voir, pour trouver l'occasion de beaucoup raconter. Les Vénitiens ont toujours excellé dans ce genre de relations diplomatiques. Dès le XIII^e^ siècle, les envoyés de la Seigneurie, après avoir mené l'affaire politique à bonne fin, ne manquaient pas d'adresser au Sénat le récit de tout ce qui les avait frappés dans les mœurs, l'administration, les ressources agricoles et commerciales de la contrée visitée. Ces relations projettent encore aujourd'hui une certaine lumière sur le moyen âge. Pour Marco Polo, outre plusieurs autres missions lointaines, il remplit trois ans la charge de gouverneur de province; il suivit le Grand khan à la guerre, et les annales chinoises, sur ce point d'accord avec son livre, attestent même que la ville de Siang-Yang-Fu, révoltée depuis plusieurs années, ne put résister à l'emploi de certaines machines faites et disposées sous la direction des trois négociants latins. Ces pièces de notre artillerie du moyen âge, les *Perrières* et les *Mangoneaux*, dont la puissance allait être bientôt surpassée par l'emploi des canons et des bombardes, étaient encore inconnues en Orient. Les Chinois semblent pourtant avoir connu les propriétés du salpêtre longtemps avant nous; mais ils ne peuvent disputer aux chrétiens le mérite de s'être les premiers servis de la poudre, pour mieux et plus sûrement se détruire.

Marco Polo parcourut les extrémités de l'ancien monde : il découvrit d'immenses contrées dont l'Europe ne soupçonnait pas l'existence. C'est par lui que Pékin, Canton, l'empire des Birmans, Java, Sumatra, furent révélés à l'attention des Géographes. Pour la première fois, comme l'a si bien dit l'illustre M. Walckenaer, « on vit paraître sur la carte du monde la Tartarie, la Chine, le Japon, les îles d'Orient et l'extrémité de l'Afrique, que les navigateurs s'efforcèrent dès lors de doubler. En un mot, Marco Polo prépara les deux plus grandes découvertes géographiques des temps modernes : celle du cap de Bonne-Espérance et celle du nouveau monde. »

Nous ne pouvons dire ici comment les trois Vénitiens revinrent en Europe pour la seconde fois ; comment, chargés d'escorter la fille du Grand khan, promise au souverain de la Perse, ils doublèrent le cap Comorin, côtoyèrent la presqu'île occidentale de l'Inde, abordèrent à Ormus, et remirent la jeune et belle princesse, non pas au souverain qui l'avait demandée, il était mort avant leur arrivée, mais entre les mains d'un fils, empressé de réclamer la fiancée comme une partie de l'héritage paternel. Débarrassés de cette mission délicate, dont Marco Polo a rappelé toutes les difficultés, et que notre charmant poëte La Fontaine pourrait bien avoir mis à profit dans un de ses contes, les voyageurs continuèrent leur route vers Tauris, et rentrèrent à Venise en 1295, après une absence de vingt-quatre

années. Si leur premier retour, en 1270, avait causé beaucoup de surprise, on peut croire que le deuxième ne parut pas moins extraordinaire. Il fut encore plus inattendu. Leur palais était occupé par des collatéraux, qui, désolés de perdre ce qu'ils estimaient leur propriété, prirent le parti de ne pas les reconnaître. Il faut convenir que la forme bizarre de leurs vêtements grossiers, leur visage noirci, leur langage à peine intelligible, justifiaient un peu l'incrédulité de leur famille. On leur demanda des preuves ; ils promirent de les donner à la suite d'un grand festin. Le jour venu, les voyageurs paraissent couverts de riches manteaux de pourpre, à la manière des princes d'Orient. Au moment de prendre place, ils déposent ces manteaux; ils les partagent entre les serviteurs : puis ils demandent des robes non moins riches qu'ils distribuent encore ; et deux fois ils renouvellent la même cérémonie, juqu'à ce qu'ils se trouvent habillés à la mode de ceux qu'ils avaient invités. Alors les serviteurs se retirent. Marco Polo, comme le plus jeune, sort, et revient avec les habits grossiers sous lesquels on avait refusé de les reconnaître. Il prend un couteau, entr'ouvre le drap qui servait de doublure, et l'on voit avec admiration que ces manteaux étaient cousus non pas d'or, mais de rubis, de diamants, de saphirs et d'émeraudes d'une valeur inestimable ; car, en prénant congé du grand seigneur du Cathai, ils avaient eu la précaution d'échanger toutes les richesses qu'ils possédaient contre des pierreries, plus faciles

à soustraire aux dangers d'une aussi longue traversée.

A ce spectacle inattendu, les Polo de Venise cessèrent de douter; ils rendirent aux opulents voyageurs toutes sortes de respects et de révérences, et, la chose divulguée, chacun d'accourir pour leur faire offre de service. L'année ne se passa pas sans que Maffeo, l'aîné des deux frères, ne fût revêtu d'une honorable magistrature; les jeunes patriciens de la ville se pressèrent à l'envi autour de Marco Polo pour lui entendre raconter les merveilles de l'empire du Cathai. Et comme, en parlant des habitants, des armées, des villes et des provinces de l'Orient, il comptait volontiers par millions, l'usage s'établit de le désigner sous le nom de messer *Marco Milione*, que lui ont laissé plusieurs copistes de la relation de ses voyages.

Parlons enfin de cette relation. Les récits de Marco Polo auraient pour ainsi dire expiré dans l'oreille des contemporains et la postérité ne les aurait pas connus, si le grand voyageur avait trouvé dans sa patrie le repos qu'il y venait chercher; mais, peu de temps après son retour, la guerre se ralluma entre les deux républiques de Gênes et de Venise, alors rivales d'ambition et de puissance. Marco Polo dut y prendre part; il équipa une galère, et combattit vaillamment dans une bataille navale livrée le 8 septembre 1298; la fortune s'y déclara contre les Vénitiens. Marco Polo, gravement blessé, tomba au pouvoir des vainqueurs et fut conduit dans les

prisons de Gênes, d'où il ne sortit qu'après dix-huit mois de captivité.

Au nombre de ses compagnons d'infortune s'était trouvé un écrivain pisan, déjà compilateur des anciens romans français de *la Table ronde*. Il se nommait Rusticien ou Rustigiello, et, par une abréviation familière aux Vénitiens, Rusta-Pisan. C'est lui qui, le premier, avait fait lire aux Italiens cette histoire toute française de *Lancelot du lac*, dont la touchante et dangereuse lecture avait causé l'égarement de Françoise de Rimini. D'après la nature de ses premiers ouvrages, on ne peut douter que Rusticien n'aimât les récits extraordinaires: Marco Polo était son homme. Il rechercha l'entretien du célèbre voyageur ; il reçut la confidence de précieux souvenirs, appuyés sans doute sur des notes, des lettres, des comptes de commerce et de famille. N'eût-il pas eu d'autres secours, Marco Polo pouvait, à l'aide d'une mémoire ordinaire, se reporter en Orient et parler de tout ce qu'il avait fait et vu, avec l'ardeur que met un vieux soldat à raconter ses premières campagnes. Cependant il n'était pas lettré à la façon de l'Europe chrétienne : il savait parler en tartare, en chinois, en persan, et peut-être en malais; mais on a vu qu'une absence de tant d'années, et tant de nouvelles impressions reçues, lui avaient fait, pour ainsi dire, oublier sa langue maternelle : il ne pouvait donc lui-même écrire ses mémoires. Rusticien lui proposa de venir à son aide, de recueillir sa dictée et de la mettre en ordre. Dans

quelle langue convenait-il mieux de raconter? Le vénitien était trop peu répandu, même en Italie, pour qu'un historien jaloux d'être connu de tous consentît à lui donner la préférence sur d'autres dialectes plus accrédités; pour le toscan, on ne se serait guère avisé d'écrire un gros livre de prose dans cette langue que le Dante n'avait pas encore déliée. Il y avait un autre idiome adopté depuis longtemps en Angleterre comme en Italie pour la rédaction des ouvrages non versifiés: c'était le roman du nord de la France; car, à cette époque, l'influence des usages et des livres français était, comme aujourd'hui, prédominante en Europe, et le meilleur moyen de recommander un ouvrage à l'attention universelle était certainement de l'écrire en français.

Ainsi fut rédigé, en 1298, la première relation de Marco Polo. Le voyageur la dicta en mauvais patois vénitien; Rusticien la recueillit en mauvais patois français. Le style du compilateur pisan ressemble à celui des bons auteurs français du même temps, comme aujourd'hui la prononciation naturelle d'un Allemand, d'un Anglais ou d'un Italien, peut rappeler celle d'un bourgeois de Paris ou de Blois. Rusticien est en lutte continuelle avec nos habitudes grammaticales; il ne distingue ni sujet ni régime dans les noms; il mêle, dans les verbes, les temps et les modes; il prend le change sur le sens de certaines locutions communes aux deux langues, mais qui ne présentaient pas le même sens dans l'une et dans l'autre. Enfin le français du XIV^e^ siècle était clair, harmonieux, énergique; Rusticien en

a fait un idiome irrégulier, dur et grossier, qui réduisait même les lecteurs de son temps à deviner dans ce qu'il disait ce qu'il avait voulu dire.

Nous exprimerons donc un regret : c'est que les savants et estimables membres de la Société de Géographie, éditeurs de la relation française de Marco Polo, préoccupés du désir de publier le texte le plus ancien, aient préféré ce travail de Rusticien de Pise à une seconde rédaction moins ancienne, il est vrai, de sept ou huit années, mais non moins authentique, non moins autorisée par le grand voyageur; d'ailleurs offrant le mérite d'une forme élégante, dégagée de toutes les obscurités qui défigurent le premier travail. Voici quelle fut l'occasion de cette deuxième rédaction :

Pendant qu'un marchand de Venise révélait aux nations chrétiennes l'existence de l'empire du Cathai, le frère de Philippe le Bel, Charles de Valois, comte d'Artois, marié à l'impératrice titulaire de Constantinople, pensait à faire valoir les droits que Catherine de Courtenay venait de lui transmettre. L'empire grec était, il est vrai, réduit à la seule ville de Constantin; mais l'ambition du prince des fleurs de lis s'égarait bien au delà. Il ne songeait à rien moins qu'à replacer dans l'héritage de Courtenay toutes les provinces enlevées aux chrétiens par les Turcs, les Persans, les Slaves et les Tartares, provinces que les empereurs de cette grande maison de Courtenay n'avaient même jamais possédées. Il avait donc chargé un de ses confidents les plus habiles, messire Thibaud de Cepoy, de visiter l'O-

rient, et d'y étudier la véritable situation des contrées dont ils auraient à faire bientôt la conquête.

Le sire de Cepoy se rendit d'abord à Venise; il y était en 1305, comme le prouvent des actes authentiques. On ne manqua pas alors de lui parler de messer Marco Milione comme de l'homme qui connaissait le mieux l'Orient pour y avoir longtemps séjourné. Il alla voir Marco Polo. Dans les entretiens qu'il eut avec lui, il apprit l'existence du manuscrit de Rusticien, et il demanda la permission d'en faire exécuter une copie. Marco Polo y consentit volontiers. Mais il va sans dire que le gentilhomme français, en le faisant transcrire, ne se crut point obligé de conserver les fautes de langage du Pisan Rusticien. Les phrases obscures et les contradictions nées de la rapidité d'une première rédaction furent même soumises à la décision souveraine de Marco Polo; et c'est ainsi que fut établi le deuxième texte, que l'on pourrait dire, à la façon moderne, revu, corrigé par l'auteur, et entièrement purgé des fautes de la première rédaction. Il est du moins certain que ce texte est écrit d'un style très-net et très-facile, qu'il n'a pas été publié, et qu'il mériterait grandement de l'être.

En voici le préambule, et c'est par là que nous terminerons cette dissertation :

« Veci le livre que monseigneur Tiebaus, chevalier, seigneur de Cepoy, requist à sire Marc Pol, bourgeois et habitant de Venise, que il en eust la copie. Et ledit Marc lui en bailla la première copie,

puis que il l'eust fait, comme très-honnourable, et bien morigené, et moult desirant que ce qu'il avoit veu fust sceu par l'univers monde. Et moult lui estoit agréable quant il estoit porté, par si prodomme, ès nobles parties de France. De laquelle copie que messire Tiebaus apporta en France, messir Jehan, qui fut son aisné fils, et qui est sire de Cepoy, après son décès, bailla la première copie qui onques fut faite, puis qu'elle fu apportée au royaume de France, à son très-cher et très-redouté seigneur, mon seigneur Charles de Valois, et depuis en a-t-il donné copie à ses amis qui l'en ont requis. Et avoit esté cette copie baillée à monseigneur Tiebaus de Cepoy, quand il alla en Venise pour monseigneur de Valois et pour madame l'empereris sa femme... Ce fut fait l'an de l'incarnacion de Nostre-Seigneur mil trois cent sept, ou mois d'aoust. »

Ainsi, pour nous résumer en quelques mots, Marco Polo, citoyen de Venise, dicta, en 1298, la première relation de ses voyages à Rusticien de Pise, abréviateur déjà célèbre des longs récits français de la Table ronde. Rusticien rédigea la dictée de Marco Polo en français : huit ans plus tard, en 1307, Thibaud de Cepoy fut autorisé par Marco Polo à donner des mêmes voyages une relation plus correcte; et toutes les autres rédactions, latines, vénitiennes ou toscanes, sont des copies ou des abrégés du travail de Rusticien de Pise ou de celui de Thibaud de Cepoy.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME QUATRIÈME DE 1850.

MÉMOIRES ET DOCUMENTS INÉDITS.

Journal d'un voyage au pays d'Oukambani, dans l'Afrique orientale, aux mois de novembre et de décembre 1849. Par le Dr Krapf, Missionnaire Evangélique. Avec une carte dressée par les Missionnaires de Mombaz, où se trouvent indiquées les découvertes récentes dans cette partie de l'Afrique. Précédé d'un aperçu historique sur la Mission de l'Afrique orientale. Traduit de l'anglais. (Avec une Carte). 5, 143

Biographie du vénérable Cheikh Ben el-Habib, thaleb de la Médarsa (collége) de Sidil-Akhdar, traduite de l'arabe et annotée par M. A. Cherbonneau, Professeur à Constantine. 17

Découverte du lac Ngami, dans l'Afrique australe. Extrait des lettres du Rév. David Livingston, datées de la station de Kolobeng (25° lat. S., 26° long. E. Greenw.), et de M. W. Cotton Oswell. Esq., du service civil de Madras. 36

Nouvelles Recherches sur les premières rédactions du voyage de Marco Polo, par M Paulin Paris, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. 129

Voyage dans l'intérieur du Tibet, par MM. Huc et Gabet, missionnaires lazaristes. (Suite). — Retour de Lha'ssa à Canton, 1846. Par M. Huc. 160

Relation abrégée d'une expédition envoyée par Mohammed-Ali dans le Soudan Oriental à la recherche de sables aurifères, sous la direction de M. le lieutenant colonel Kovalevsky. 1848. Extrait de la Relation originale publiée à Saint-Pétersbourg en langue russe, par M. le prince Emmanuel Galitzin. (Fin.). 170

Voyages d'Ibn-Batoutah dans l'Asie-Mineure; traduits de l'arabe et accompagnés de notes historiques et géographiques, par M. Ch. Defrémery. 257

Journal tenu pendant l'expédition dirigée vers les bords orientaux de la mer Caspienne en 1836. Analyse rédigée d'après la relation originale publiée en langue russe par la Société de Géographie de St Pétersbourg; par M. le Prince Emmanuel Galitzin. 280

Notes ethnographiques et géographiques sur la partie orientale du Népâl. Par M. *B. H. Hogdson*, Esq. Traduit de l'anglais. — I. Itinéraire de Kathmandou, capitale du Népâl, à Dardjéling dans le Sikïm. 292

ANALYSES CRITIQUES

ET EXTRAITS D'OUVRAGES RÉCENTS.

Reisen in Europa, Asien und Afrika.... (Voyages en Europe, en Asie et en Afrique, dans un but spécial d'études scientifiques, exécuté de 1835 à 1841 par M. *J. Russegger*, conseiller des Mines de l'empire d'Autriche, etc.). — Troisième et quatrième extraits. — Partie septentrionale de la Syrie. 64, 186

NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES ET MÉLANGES.

EUROPE.

Médailles décernées par la Société de Géographie de Londres. Le colonel Frémont. Le Rév. Livingston. 89
L'*Address* du Président de la Société Royale de Géogr. de Londres. 95
Mouvement scientifique de la Société Géographique de Russie pendant l'année 1849. Communiqué par M. le prince Em. Galitzin. . . 105
Départ de M. de Saulcy pour un voyage scientifique en Orient 111
Sur l'influence qu'exerce l'heure de la journée relativement à la mesure barométrique des hauteurs; par M. *A. Bravais*. 220
La Bretagne Armoricaine; par M. *Aurélien de Courson*. 223, 348
Ile flottante en Livonie. 231
Découverte d'une nouvelle substance combustible. 232
Académie Impériale de Saint-Pétersbourg. 233
Les palais du Kremlin. 1487-1849. 343
Lettre de M. le capitaine Duperrey au Rédacteur. 123

ASIE.

Le lac Baïkal. 346

AFRIQUE.

Voyage de M. Knoblecher à la partie supérieure du Nil Blanc. . . . 206
Découvertes géographiques dans l'intérieur de l'Afrique australe. M. Cabe. 207
Nouvelles de M. Galton. 209
Expédition du Soudan. Lettres du Dr *Overweg*. 209, 316
Nivellement de l'isthme de Suez, par M. *Bourdaloue*, et remarques sur cette opération par M. *Breton (de Champ)*. 212

AMÉRIQUE.

Lettre écrite de la Californie, par M. *Derbec*. 322

ETHNOGRAPHIE.

La Finlande et ses habitants; par M. *A. Warelius*. 353

BIBLIOGRAPHIE.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES.

I. Bulletin de la Société Géographique de Russie (T. II, 7e cah. En russe). Traduction analytique, par M. le prince Em. Galitzin, de St-Pétersbourg. 112

II. Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft. T. III, 4e cah. 120

III. Indische Studien. Zeitschrift für die Kunde des indischen Alterthums. T. I, 1er et 2e cah. . . . . *Ibid.*

IV. The Journal of the Roy. Geogr Soc. of London. Vol. XX, part. 1. 122

V. Lexicon Geographicum cui titulus est *Mérassid al-Ittilá ala asmaï'lamkinei oue'lbikâ*, e duobus Cdd. mss. arabicè editum. Primum fasciculum ediderunt *T. G. J. Juynboll* et *J. J. B. Gaal*. 236

VI. Mémoires de la Société Impériale de Géographie de Saint-Pétersbourg, t. IV, in-8. (en russe) 241

VII. Report of the Nineteenth Meeting of the British Association for the Advancement of Science, held at Birmingham in September 1849. 248

VIII. Archiv für wissenschaftliche Kunde von Russland, herausg. von *A. Erman*. T. IX, 1er cahier. 249

IX. Beiträge zur Kenntniss des Russischen Reiches und der angränzenden Länder Asiens, herausgeg. von Akadem. *Baer* und *Helmersen*. T. XIII. 250

X. Recueil de Notices historiques sur la vie et les ouvrages des membres décédés de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, lues dans les séances publiques de 1841 à 1850; suivi de l'Examen critique des ouvrages composés par Fréret. Par le secrétaire perpétuel M. le Baron Walckenaer). 251

XI Archiv für wissenschaftliche Kunde von Russland, Herausg. von A. Erman. T. IX, 2e cah. 361

ANNONCE de 104 ouvrages récents, français et étrangers, relatifs à toutes les branches de sciences géographiques 124, 253, 362

Carte des pays à l'ouest de Mombaz (Afrique Australe) entre 1° 30' lat. N., 10° 30' lat. S., et 29-44° E. (de Greenwich). Par le Rev. *Rebmann*.

FIN DE LA TABLE.

PARIS. — IMPRIMÉ PAR E. THUNOT ET Ce,
26, RUE RACINE, PRÈS DE L'ODÉON.